



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT — UN AN, 50 Centins

H. BERTHELOT, Redacteur

A. P. PIGEON, ADMINISTRATEUR
No 1786 Rue Ste-Catherine

GAUDIAS

OU
Le Secret du Vidangeur

ROMAN CANADIEN INÉDIT

CHAPITRE III

OU LE LECTEUR FAIT LA CONNAISSANCE
DE NOTRE HÉROS

La vieille cuisinière de la famille
Grosdallot s'appelait Marichette.

Comme toutes les vieilles servantes
elle était devenue une espèce de tyran



MARICHETTE

dans la maison où elle faisait la pluie
et le beau temps.

Marichette avait ses coudées franches
dans le manoir, et elle recevait dans sa
cuisine qui bon lui semblait.

Parmi ses intimes était le neveu de
feu M. Philorum Grosdallot nommé
Eustache.

Ce dernier, fils de Pacôme, avait
journé été la bête noire de son oncle.

Dès son bas âge il avait contracté de
mauvaises liaisons.

Son père le destinait au barreau et
pendant sa cléricature il avait fait con-
naissance des bohèmes en vedette dans
la basoche.

Il passait ses nuits près de tables
chaudes, tirant aux dés, jouant aux
cœur avec des cartes grasses, et avalant
des consommations désastreuses pour
sa santé.

C'était un cas d'atarisme.

Le père de Gaudias, dans son jeune
temps, avait été un vive la joie. Il
avait mangé son blé en herbe. A qua-
rante ans, sa fortune était fondue au
creuset de la prodigalité.

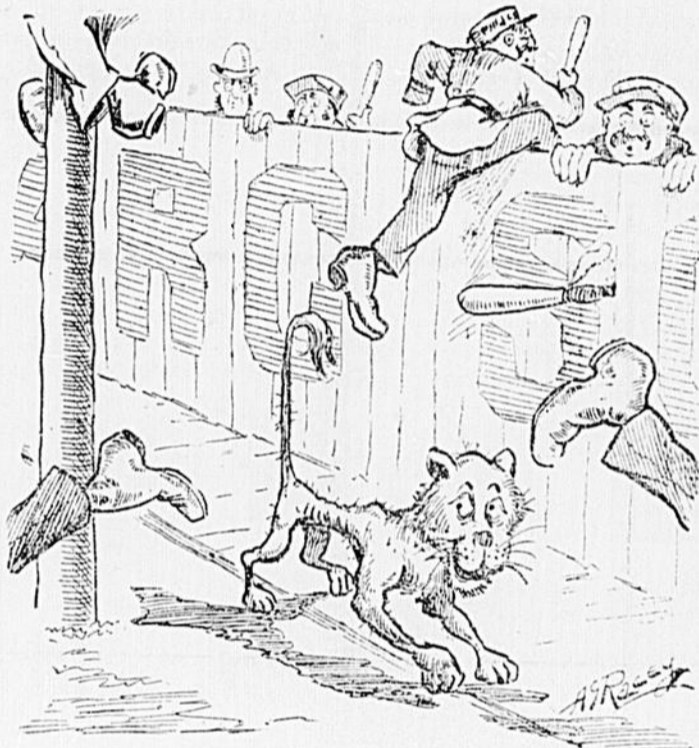
Lorsque l'on sème le vent on récolte
la tempête.

A cinquante ans, Pacôme était de-
venu pauvre comme un rat d'église.
Il creva d'une maladie causée par
l'abus des liqueurs alcooliques.

A la mort de son père, Eustache se
trouva sur le pavé. Incapable de ga-
gner sa vie par ses habitudes d'intem-
pérance, il se trouva réduit à vivre
d'expédients. Bref, notre Eustache
était devenu un "loafer" de vingt-
deux carats.

Pilier des buvettes de la rue Notre
Dame, il guettait continuellement l'oc-
casion de s'emplier comme un outre
aux dépens des anciens amis de sa fa-
mille.

Philorum Grosdallot, tout naturel-
lement, oublia de le coucher sur son



AU PARC SOHMER

Quand Lavigne veut faire rentrer la recette, il fait sortir un lion.

testament. L'estomac creusé par la
faim, il faisait des visites assez fré-
quentes au manoir de Montarville.
Sa cousine Des Neiges ne le saluait
plus sur les rues et lui avait interdit
l'entrée de sa maison.

Eustache était pourtant l'objet de
l'amitié de la vieille cuisinière Mari-
chette. Celle-ci l'avait vu élever et
lui pardonnait ses fredaines.

Gaudias, au moment où se passait
les événements de cette véridique his-
toire, jouissait de son reste. S'il avait
été surpris dans la cuisine de sa pa-
rente, il aurait été éconduit par cette
dernière d'une manière un peu propre.

Marichette, pendant la visite de
Gaudias, tenait une conversation très
animée avec Eustache.

Elle lui reprochait dans des termes
chargés d'amertume son inconduite et
sa dissipation.

Elle finit par lui dire que ses visites
au manoir étaient souverainement dés-
agréables à sa maîtresse et qu'il devait
les suspendre à tout prix.

Eustache dut accepter la situation.
Il ne lui restait plus qu'à se cher-
cher un emploi qui lui permit de se
sustenter.

Quel emploi pouvait-il chercher à
Montréal?

Il n'avait l'influence d'aucun citoyen
considérable qui put le faire entrer
dans les bureaux du gouvernement.

Le lendemain matin, il se rendit
à l'Hôtel-de-Ville. Il eut le bonheur
de rencontrer un vieil ami de sa famille,
un échevin membre du comité de
santé.

Celui-ci le prit en pitié. Il s'adressa
à M. Morin qui lui offrit du travail à
l'incinérateur de la ferme St-Gabriel.

La position ne sourit pas à Eustache.
Il préféra conduire un des fourgons
des vidangeurs.

Il obtint sa nomination et fut au
comble de ses vœux.

Il est bon d'ouvrir ici une parenthèse
pour définir les attraites que la position
de vidangeur peut avoir pour un indi-
vidu aimant les douceurs d'une vie de
sybarite.

D'abord son travail s'exécute à la
pâle clarté de la lune. Il n'exerce
jamais son métier lorsque le soleil est
à son zénith et répand sur la ville une
chaleur torrifiante.

Jamais le vidangeur ne souffre des
atteintes cruelles de la soif.

Le restaurateur est là pour lui pas-
ser le nectar cher au cœur de tout
canayen ayant un peu de sang sauvage
dans les veines.



TYPES DE VIDANGERS

Le vidangeur n'est pas tenu de

recueillir le contenu des barils s'ils ne
sont pas déposés sur le bord du trottoir.

S'il se rend au fond de la cour d'un
hôtelier pour y prendre les déchets, ce
dernier doit ou lui payer un pourboire



LE POURBOIRE

ou lui faire cadeau d'une bouteille de
réconfortant. La bouteille se place
en arrière du siège du vidangeur sur
le fourgon et elle reçoit tous les quarts
d'heure une amoureuse accolade.

Le vidangeur est en possession de
secrets intimes de chaque famille.

Il a pour aphorisme : Montrez-moi
votre petit quart de vidange et je vous
dirai qui vous êtes.

En passant le soir sur une rue, exa-
minez le petit baril d'un peigne.

Qu'y voyez-vous?

A l'époque où l'homme généreux
donne à sa famille des patates nou-
velles le peigne a les pommes de terre
garnies de germes de l'année précé-
dente. Lorsque vous mangez des radis
le peigne n'est rendu qu'aux échalottes.

Avez-vous des concombres sur votre
table? Le peigne, chez lui, a des radis.

Tout se voit, se découvre dans le
petit baril.

Boulevard St Lambert

Pharmacie Nationale

Cet établissement est sans contredit, la pharmacie
modèle de la Puissance. Rien n'a été épargné pour
rendre ses différents départements aussi complets que
possible. Parfums, articles de toilette, nouveautés
les plus attrayantes dans le genre, médicaments
brevetés, etc. Prix très modérés.

La Pharmacie se trouve dans le Monument Natio-
nal, No 216 Rue St-Laurent.

AU VENDOME

A bon vin pas d'enseigne. Au Vendôme on n'en-
gagne pas d'orchestre pour attirer la clientèle et lui
faire passer du "rot gut." Au Vendôme vous ne ren-
contrez que des connaisseurs en vins fins, etc. Ces
derniers savent que la cave de ce restaurant ne contient
que des liqueurs de premier ordre. On y va une fois
et on y retourne. C'est au No 108 rue St-Laurent, à
droite en montant, entre les rue Vitré et Lagache-
tière.

Si vous teniez à prendre un excellent goûter ou un
repas à carte, des huîtres, premières de la saison,
n'oubliez pas qu'il faut aller chez Henri Allard, le
restaurateur populaire, 401-403 rue Craig, près du
Champ de Mars. La soupe aux huîtres y est servie
gratis tous les vendredis, de 5 p. m. à 8 p. m.

—Quelle eau préférez-vous; est-ce l'eau de St-
Léon de Saratoga, de Vichy ou l'eau de vie?
—C'est la question, c'est le lot que je ne propose
d'acheter au Sault au Récollet, près de la gare du
tramway de ceinture et en face des rapides. C'est
là le lot par excellence. C'est Pélouquin qui va me
vendre ça à bonne condition.

MICHEL LEFEBVRE & Cie.

Vinaigres Purs et Conserve au
Vinaigre Confitures, gelées et
Marmelades

80 a 94 Avenue Papineau

MONTREAL

Boulevard St Lambert

L'ABONNEMENT

L'abonnement au CANARD est de 50 cts par année, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

Tout envoi d'argent devra être adressé à

A. P. PIGEON,
Administrateur,
1786 Rue Ste-Catherine



LE CANARD

Montréal, 21 Sept. 1895

HECTOR BERTHELOT

Tous ceux que depuis quinze ans LE CANARD faisait rire se demanderont pourquoi ce joyeux messager leur arrive aujourd'hui en habits de deuil.

C'est qu'il n'est plus celui dont la nerve, la gaieté, la bonhomie, l'originalité ont fait leurs délices depuis la fondation du journal.

Hector Berthelot est mort dimanche, à 5 heures de l'après-midi.

Nous ne parlerons ni de notre douleur, ni de la stupéfaction que cette nouvelle a causées à Montréal.

Personne ne voulait croire que ce joyeux camarade de tout le monde, qui a toujours eu vingt ans par le caractère et par l'enthousiasme, nous avait quitté pour toujours.

Un jour, à Paris, vingt cinq journaux commençaient ainsi une notice nécrologique: "Henri Monnier est mort! qui donc nous fera rire?"

Cette réminiscence que nous aurions voulu éloigner revient involontairement sous notre plume, en pensant au cher disparu.

Notre première idée avait été de raconter dans ces colonnes—témoins de tant de désopilantes fantaisies—l'incroyable carrière, dans ce siècle positif, de celui qui fut tout à la fois le plus bohème des bohèmes, et le plus bourgeois des bourgeois, un artiste et un calculateur, un travailleur et un flâneur.

Sans renoncer à cette idée qui sera un tribut mérité payé à la mémoire de notre ami, nous devons la remettre à plus tard; pour consacrer notre espace à la reproduction des articles élogieux de ses confrères:

(La Patrie)

La mort fauche durement dans les rangs des journalistes cette année et un de nos camarades et confrères les plus populaires et les plus sympathiques vient de disparaître.

Hector Berthelot, le fondateur et l'incarnation du CANARD, est mort subitement hier d'une maladie de cœur à son domicile rue Ste Catherine, chez M. A. P. Pigeon, imprimeur. Sa mort est un deuil pour toute la confraternité dans laquelle il ne comptait que des amis et dont il était un des doyens, par ses 33 ans de service. Il a collaboré successivement à tous les journaux de Montréal, la "Minerve," le "Monde," la "Patrie," la "Presse."

Notre confrère était âgé de 53 ans et six mois et était né à Trois Rivières. Il fit d'abord son droit et fut reçu avocat, mais il n'a jamais pratiqué. De bonne heure il se lança dans le journalisme et trouva sa voie en 1862 lorsqu'il fonda à Québec "La Scie," journal satirique où se révéla sa verve caustique et railleuse si bien appliquée au torroir.

Mais c'est le CANARD qu'il fonda, il y

16 ou 17 ans, qui fut réellement son œuvre et dont le nom restera accolé au sien pour la génération actuelle. Dans cette petite feuille qui, après des péripéties diverses, lui était revenue entre les mains, il y a deux ans, il a développé librement les ressources de son esprit inépuisable et inimitable. Ses pochades innombrables avaient un cachet canadien, unique, doué d'une saveur nationale qui leur donnait de suite une vogue populaire incessante.

Il y a quelque temps déjà M. Berthelot avait subi les atteintes de la maladie qui devait l'enlever et samedi, il eut une rechute. Dans la journée de dimanche, il se sentit souffrant et à quatre heures et demie, il eut une syncope et le Dr A. P. Casgrain, appelé en toute hâte, déclara qu'il était perdu. Un prêtre de l'église St Jacques est venu lui administrer les derniers sacrements et il a succombé à cinq heures du soir.

(La Minerve)

Dimanche après-midi, est mort M. Hector Berthelot, une personnalité bien connue de tout Montréal.

Né à Trois-Rivières, M. Berthelot était

niers sacrements par le Curé de Saint-Jacques et à 5 heures il rendit le dernier soupir sans avoir un instant perdu connaissance.

M. H. Berthelot est décédé au No 1784 de la rue Ste-Catherine, chez M. A. P. Pigeon.

M. Berthelot n'était pas marié.

Outre ses nombreux amis, il laisse pour le pleurer son frère, M. I. S. Berthelot, ses beaux-frères MM. Ch. Lionais et le Martigny, ce dernier, caissier de la Banque d'Hochelaga, à Hull; et une sœur religieuse à Providence (R. I.)

Au nombre des principales productions littéraires de M. Berthelot, citons, ses chroniques du vieux Montréal dans la Patrie; son article nécrologique sur J. B. Rolland dans la Minerve; ses mystères de Montréal, dans le Vrai Canard; puis, plus récemment, deux parodies de certains romans de Dumas dans le CANARD, le comte de Monto Christin et les Trois Moustiquaires.

(La Presse)

Le seul humoriste vrai que le Canada français ait jamais produit a succombé dimanche soir, dans sa garçonnière de la rue Ste-Catherine, à l'une de ces

la science était impuissante à le sauver, le second pour lui prodiguer les suprêmes consolations de la religion. C'est après avoir reçu, en toute conscience de sa fin imminente, l'absolution du prêtre que notre pauvre ami leva les yeux au ciel pour ne plus les baisser que sous la pression émue de la main amie qui l'instant d'avant l'aidait à se mettre sur pied.

La nouvelle de la mort de Berthelot se répandit en ville, Dimanche, comme une traînée de poudre; personne n'y voulait croire. D'aucuns même n'y voulaient voir que le résultat d'une fumisterie macabre à laquelle l'irrépressible Hector n'aurait pas été absolument étranger.

Non, cette fois, ce n'était pas une blague comme celle qu'il éditait lui-même à son sujet, dans le "Grogard" en 1885, histoire de savoir ce qu'on dirait de lui après sa mort. Il était bel et bien entré dans cette éternité dont la conception pour sérieuse et difficile qu'elle soit s'était maintes fois présentée à son esprit si plaisant et si léger qu'il parût.

C'est le moment de dire que chez Berthelot il y avait comme deux hommes placés aux antipodes l'un de l'autre se manifestant, tour à tour, à une minute d'intervalle, ou, chose plus curieuse encore, agissant tous deux à la fois et imprimant à leurs actes communs un caractère tellement mêlé de sérieux et de comique qu'on en pouvait que fort difficilement saisir la portée exacte. Ainsi, frondeur en public de presque toutes les institutions séculaires, Berthelot dans l'intimité pratiquait plus encore qu'il ne professait, à leur égard, un culte qui détonnait avec ses principes de la veille. Ennemi des rixes et des bagarres au point de les éviter et même de les fuir, il n'aimait rien tant que causer batailles et frémissait d'aise aux accents des fanfares guerrières. C'est sous l'empire de ce sentiment belliqueux qu'il se fit inscrire, l'un des premiers, à l'école militaire, à Montréal, quitte au lendemain à se servir de son brevet de lieutenant pour allumer sa pipe bourgeoise. Bohème apparemment autant qu'on peut l'être, il se surprenait entre deux grosses sommes follement dépensées, à thésauriser des sous de cuivre parmi lesquels il y avait même des médailles effacées et des boutons pas de queue.

Casanier au point d'avoir de ses sienes journalières défoncé son fauteuil classique, il n'aimait rien tant que blaguer l'habitation avec ses traditionnels chenêts et son légendaire pot-au-feu. Tendre à pleurer devant une fleur fanée, il lui arrivait assez fréquemment, peut-être même plus souvent qu'à son tour, d'avoir la satire cruelle.

Qui de nous n'a senti en soi les impulsions de cette qualité que saint Paul constatait en lui-même. Berthelot les éprouvées plus fortement, plus impérieusement que le commun des mortels; c'est à la fois l'explication et l'excuse de toutes les antithèses de sa carrière.

Au point de vue simplement biographique, Berthelot, suivant ce qui en écrivit lui-même sur une page d'album, vit le jour pour la première fois dans la nuit du 4 mars 1842. Après un cours d'étude fait partie à Champly, partie à St-Hyacinthe et partie au collège Ste-Marie, il entra dans le journalisme pour n'en plus sortir que par la porte qui donne sur l'éternité. Les divers journaux auxquels il a collaboré depuis 1861 sont la "Guêpe," la "Scie," le "Courrier de St Hyacinthe," "l'Ordre," le "Bien Public," la "Minerve," le "Canard," le "Grogard," le "Vrai Canard," le "Violon," le "Monde," le "Courrier de Montréal," "l'Etendard," le "Star," la "Patrie," la "Presse."

Entre temps, comme nous l'avons déjà dit, il avait décroché son brevet de lieutenant à l'école militaire. Avec une égale facilité il se fit un jour recevoir



FEU HECTOR BERTHELOT

agé de 53 ans et 6 mois. Après avoir terminé ses études, il fit son droit et fut reçu avocat, mais il ne pratiqua jamais comme tel.

Il se lança de bonne heure dans le journalisme et appartient tour à tour à la Minerve, le Monde, la Patrie, la Presse.

Il débuta à Québec en 1862 au journal humoristique La Scie, où son esprit fin et mordant se donna libre carrière.

Il y a 16 ou 17 ans, il fonda le CANARD en collaboration avec MM. Mondoux, Godin et Morache.

Le CANARD vécut 4 ans. Il en reprit la publication il y a deux ans avec M. A. P. Pigeon. Tout le monde a lu les charges originales et satiriques où il aimait à flageller certains travers de la société et quelquefois même les actes publics.

La devise de Triboulet: Cartigat ridendo Mores eut pu lui être parfaitement appliquée.

M. Berthelot était souffrant depuis trois semaines d'une angine qui a dégénéré en paralysie du cœur. Samedi soir son état devint alarmant.

Dimanche matin, le docteur Casgrain, appelé près de lui, le déclara perdu.

A 4 heures et demie il reçut les der-

affections cardiaques qui vous renverraient sans crier gare.

La veille même, Berthelot faisait sa promenade habituelle par les rues de la ville, griffonnant des notes, esquissant des caricatures—car il maniait avec une égale facilité la plume et le crayon. Il était loin de se douter, à ce moment là, que la mort le guettait au détour du prochain soleil.

Rentré chez lui, d'assez bonne heure, samedi soir, il se mit au lit croyant avoir ainsi plus facilement raison de l'indisposition soudaine dont il se sentait pris, indisposition qui ne lui causait à la vérité, qu'une assez médiocre préoccupation.

Bien que souffrant, Berthelot put recevoir de ses amis dimanche. C'est en compagnie de deux d'entre eux qu'il passa la journée, causant choses et autres. A 5 heures il manifesta l'intention de se lever, mais il n'était pas plutôt debout qu'il se laissait choir dans un fauteuil à portée de sa main. Un quart d'heure après il était mort.

C'est dans ce quart d'heure de grâce que le médecin et le prêtre, mandés précipitamment, se présentèrent au chevet du malade; le premier pour déclarer que

avocat, mais sans plus de goût pour la chicane au palais que pour le manie- ment du sabre à la parade il ne cessa jamais d'être journaliste et journaliste humoristique. Bien de ses écrits lui survivront, notamment les Histoires du Vieux Montréal, publiées dans la "Patrie," il y a quelques années. Mais le plus typique de tous et moins connu est celui qui, de sa nature devrait être le plus sérieux : son testament. Par un troisième codicille, qu'il intitule : "Arché Post Scriptum," il autorise ses exécuteurs testamentaires à payer une rasade de dix dollars chez Lumkin le jour de ses funérailles.

(Le Monde)

Ce pauvre Berthelot, qui aimait souvent à s'intituler doyen des reporters, est mort dimanche après-midi en son garni de la rue Ste-Catherine, au dessus des bureaux du CANARD.

Hector Berthelot avait vu le jour à Trois-Rivières, par accident, il y a cinquante-trois ans. Aussi se gardait-il de réclamer l'honneur d'être trifluvien, car ce pays d'immobilisés ne lui convenait pas.

Il alla comme tout le monde à ce qu'on appelle la petite école et commença ensuite ses études classiques.

Au petit séminaire de St-Hyacinthe il fut le confrère de classe de Mercier et chez les Jésuites de MM. Damien Rolland, Wilfrid Grenier, Charlemagne Dubuc et autres.

Ses études de collège complétées, il se livra plus ou moins à l'étude du droit et se lança plus particulièrement dans le journalisme.

Il se sentait de la vocation, surtout en ces temps, presque déjà lointains, où les journaux se faisaient à la bonne franquette, avec beaucoup de ciseaux et peu de rédacteurs et où les machines à composer n'étaient pas découvertes. Berthelot eut toujours son cénacle ; il aimait les réunions de bons et gais camarades pour la détente de l'esprit, pour rire en commun et laisser joyeusement s'envoler le temps.

Il fut de l'école de Murger et il était considéré ici comme un des débris de l'ancienne Bohême.

Sa vie d'étudiant, menée d'une façon assez accidentée, ne l'empêcha pas de franchir les portes du barreau et d'être admis à l'exercice de la profession d'avocat. Sir Adolphe Caron fut pendant quelque temps son patron.

C'est en 1862 qu'il fonda la "Scie" à Québec pour agacer et châtier tous les mauvais rouges de l'époque.

Il transporta plus tard sa tente à Montréal et travailla tour à tour à la "Minerve," à la "Patrie," au "Monde" et à la "Presse."

Dans ses chroniques et ses conférences, il a dit des choses très drôles sur sa carrière dans les deux premiers journaux.

Il y a environ 16 ans, il lança le CANARD qui dut mourir et ressusciter périodiquement.

La dernière résurrection de notre confrère date de deux ans.

Berthelot savait manier la satire et parfois, il taillait tellement dans le vif qu'il en résultait pour lui des désagréments. Entre des centaines d'exemples, citons le fameux procès que lui intenta M. Goyette, de St-Constant, et qui coûta en amende et frais quelque chose comme cinq cents dollars.

L'an dernier, il alla retremper sa foi dans les piscines de Lourdes et chacun aimait l'entendre parler de son pèlerinage.

Inutile de dire que Berthelot était un célibataire endurci.

Outre ses nombreux amis, il laisse pour le pleurer son frère, M. Ls Berthelot, ses beaux-frères MM. Charles Lionais et de Martigny, ce dernier, caissier de la banque d'Hochelega, à Hull ; et une sœur religieuse à Providence, R. I.

Fumez le Cigare "Rosebud."

Boulevard St Lambert

(H. ROULLAUD)

La mort vient de se jeter brutalement sur une nouvelle proie. Cette fois, c'est un des nôtres qu'elle a saisi et enlevé avec une étourdissante rapidité, Hector Berthelot a succombé subitement dimanche après-midi, à cinq heures, sans que rien ait fait prévoir à ses amis une fin si proche. Aussi cette nouvelle qui circulait partout dans la soirée frappait-elle de stupeur tous ceux qui l'apprenaient.

Depuis deux ans Hector Berthelot avait abandonné la grande presse pour reprendre la publication de son "Canard", devenu feuille populaire par excellence.

Quel va être le sort de ce pauvre "Canard" ? Je crains qu'il ne périsse avec celui qui avait le secret de lui faire pousser de si joyeux coins-coins. Je ne vois personne qui puisse succéder à Berthelot ; personne qui sache comme lui saisir le côté burlesque des événements, extraire les éléments sordides des vertus même, flageller les ridicules avec un entrain si comique que les victimes de ses traits ne pouvaient s'empêcher de rire.

Berthelot fut le Commerson canadien. Il trouvera des émules et même des maîtres dans le domaine des lettres et de l'esprit, il ne trouvera pas de rival assez présomptueux pour tenter de le suivre dans la voie qu'il avait ouverte.

Depuis quelques mois, Hector Berthelot déclinaient sensiblement. Des modifications physiques assez sensibles s'opéraient en lui. Les jambes, devenues raides, ne le servaient plus avec promptitude. Sa parole n'avait plus la même netteté, son regard la même profondeur. Mais l'esprit avait toujours sa lucidité, et ses facultés pensantes et comparatives, exercées davantage, le servaient admirablement. Samedi dernier il rencontra un ami.

—J'ai failli mourir, lui dit-il, mais ce n'était qu'une fausse alerte. Le docteur m'a dit que tout danger était écarté. C'est égale, ajouta-t-il, si j'étais libre de gouverner l'aven- ture à mon gré, je voudrais disparaître en disant ouf ! Je ne me sens ni la force ni le courage de souffrir longtemps.

Le lendemain le vœu de notre pauvre camarade était exaucé.

Notre excellent confrère Lucien Lassalle était auprès de lui. Il lui avait rendu une visite amicale qui n'était nullement motivée par l'état de santé de l'éternel rieur. Lucien Lassalle trouva Berthelot alité, se plaignant d'une grande faiblesse générale. Ils devisèrent un moment et, vers cinq heures, Berthelot voulut se lever. Il fit quelques pas et tomba lourdement sur une chaise, sans dire un mot, sans pousser un râle.

Il était mort.

Je laisse à d'autres le soin de tracer la biographie d'Hector Berthelot et d'expliquer en sa faveur tous les clichés usités en pareil cas. Je me borne à saluer tristement le départ de l'un des nôtres qui n'avait que des amis dans la presse et qui, malgré ses coups souvent cruels, n'avait pas un ennemi parmi ceux que sa verve satirique a quelquefois asticotés.

Nul mieux que Berthelot connaissait à fond les travers, les manies, les défauts et les vices de la population. Tous, depuis les personnages les plus importants jusqu'au plus humble ménage des faubourgs, nous étions tributaires de Berthelot. Sous une apparence légère, il y avait une grande profondeur et un jugement d'une perspicacité infaillible.

Le fait le plus insignifiant prenait des proportions colossales s'il plaisait à Berthelot de l'enfler. Il avait le talent de décomposer les événements au point de trouver des motifs honteux dans la vertu et de la gloire dans le vice, si on le priait de jouer avec le paradoxe. Cette faculté lui permettait de voir toutes les verrues de l'humanité et d'entreprendre l'extirpation au milieu d'un éclat de rire.

Rire, et surtout faire rire était la véritable fonction de Berthelot. Avec son talent caustique et original, il aurait pu

écraser sous le ridicule implacable quelques personnages publics dont la vie officielle eut pris fin après une seule bordée de quolibets, mais Berthelot n'était pas méchant : il n'était que railleur et n'exerçait son esprit que contre ceux dont les défauts ou les fautes étaient préjudiciables à la masse. Mais dès qu'il s'agissait simplement de rire, il n'y avait pas d'amis qui tiennent et tout le monde y passait de la meilleure grâce du monde.

La mort de Berthelot va creuser un vide dans nos rangs. Le défunt personnifiait l'esprit local et l'influence qu'il exerçait était grande quoique insensible.

Berthelot mort, l'esprit gauchois convenablement mélangé d'humeur britannique va peut-être disparaître à jamais. Non que je prétende qu'il n'y ait plus d'hommes d'esprit parmi nous, mais il n'y en a pas d'assez prodigieux pour le répandre à jet continu comme le faisait Berthelot.

LES FUNERAILLES

Nous empruntons au Monde de mardi, le compte-rendu suivant :

Ce matin, à huit heures et demie, le corps de notre regretté ami et confrère, Hector Berthelot, a été levé pour être transporté au cimetière de la Côte des Neiges, après avoir, au préalable, reçu la consécration d'un service superbe à l'église Saint-Louis de France.

Peu de journalistes ont reçu des témoignages aussi empressés et aussi éclatants que notre cher camarade. Une foule composée de confrères et d'hommes appartenant aux professions libérales se groupait, avant huit heures ce matin, devant la maison de M. Chs Lionais, beau-frère du disparu, qui avait pieusement recueilli la dépouille de celui qui savait si bien nous amuser tout en corrigeant nos vices et nos travers.

Le salon de M. Lionais, transformé en chambre ardente, exposait les restes périssables de notre grand satirique. A travers la glace qui le séparait de nous, Berthelot apparaissait, mort, aussi placide et aussi caustique qu'il avait vécu. A le voir, doucement couché sur le capitonnage de satin blanc qui lui servait de lit funéraire, on eût cru que le cher défunt reposait tranquillement, faisant semblant de dormir afin de nous surprendre dans nos propos par une de ces saillies spirituelles dont il était coutumier. Son visage était calme, souriant et serein. Une pâleur marmoréenne indiquait seule aux personnes émuës qui défilaient devant ce cercueil avide d'une vie humaine, que le cher mort nous avait abandonnés. Et cette pâleur ressemblait à celle que nous connaissons à nos amis lorsque les grands froids décolorent les visages. Il nous semblait à tous qu'un bon mot, une plaisanterie, un trait d'esprit allait saillir de ses lèvres jointes et qu'un rictus inextinguible allait nous secouer tous.

Illusion suprême, hélas ! Hector Berthelot était à jamais immobilisé dans un cercueil et son masque sardonique n'était plus qu'un masque immobilisé par les Parques cruelles.

Un soleil radieux répandait sa douce gaieté sur le lugubre cortège. Rien ne pouvait être plus agréable à Berthelot que cette aimable complicité du ciel. N'a-t-il pas toujours dans la vie recherché les antithèses et pouvait-on en rêver de plus violente que celle qui, nous mettant en deuil au cœur nous y mettait en même temps un regain de vie, dans cette saison automnale ?

Le cimetière de la Côte-des-Neiges était baigné du lumière : tous les bons amis de Berthelot avaient à cœur de l'accompagner à sa dernière demeure, et tous, ils étaient là, attendant pieusement l'instant solennel de la mise en terre.

A ce moment, on s'aperçut d'un oubli. M. Lionais, qui avait à cœur de faire à son illustre beau-frère des obsèques dignes de sa valeur, avait dans la précipitation de ce douloureux événement, omis de retenir un terrain au cimetière. Lorsque le corps arriva, la fosse commune l'attendait, et des complications administratives rendaient la réparation de cet oubli involontaire presque impossible.

Que faire ! M. Gabriel Desgeorges, vieil ami du dé-

funt, proposa alors de mettre la dépouille de Berthelot dans une concession perpétuelle qui appartient à sa famille. Cette offre fut acceptée avec enthousiasme et notre grand humoriste repose maintenant dans une terre d'où personne ne pourra l'expulser.

Nous tenons à remercier tout particulièrement M. Gabriel Desgeorges pour sa généreuse donation et nous nous réservons de revenir sur cette cérémonie qui a consacré la valeur intellectuelle de l'un des nôtres, manifestation sans précédents dans les annales du journalisme canadien.

Dans le cortège nombreux et imposant, citons : le maire Villeneuve, MM. Damien Rolland, H. Beaugrand, Dr Séverin Lachapelle, A. E. Poirier, L. J. Lajoie, A. T. Lépine, W. Grenier, J. P. Martel, P. Mount, P. Chauveau, l'échevin Grothé, Dr J. Laberge, L. J. Lamontagne, J. P. B. Casgrain, Rodolphe Lemieux, R. Beausot, Dr Ed. Desjardins, Husmer Lanctôt, H. A. Cholette, D. Messier, G. Vanasse, Michel Benoit, H. D. Tétu, Lucien Lassalle, Arthur Desjardins, Dr Trestler, P. Gendron, F. E. Ville-neuve, A. P. Pigeon, Jos. Poitras, E. Visière, Olaus Thérien.

Les journaux étaient représentés : le "Witness", par MM. Harper, Dorome et Racey ; la "Patrie" par M. Sauvalle, rédacteur en chef ; le "Star", par M. Charles Marcell ; le "Réveil", par M. A. Filiatrault ; la "Presse", par M. J. Helbronner, rédacteur en chef, A. Marion et T. Côté ; les "Nouvelles", par L. J. François ; le "Monde Illustré", par M. Sabourin et le "Monde", par MM. D. Poitras, directeur-gérant, D. Major, rédacteur en chef, H. Roullaud et G. E. Langlois, secrétaire de la rédaction.

Le deuil était conduit par M. Berthelot, frère du défunt et M. Charles Lionais, son beau-frère.

—J'ai un moyen infallible de retenir mon mari à la maison pendant la soirée. C'est de lui présenter après dîner un couple de cigares ROSEBUD.



Voici le train express de l'Intercolonial. Tous les jours le char en arrière de la locomotive transportera douze barils d'Huitres Malpeques XXX, à l'adresse de Joe Poitras, du Petit Windsor, au coin de la Côte St-Lambert et de la rue St-Jacques.

Un affreux voyou comparait en police correctionnelle.

—Vous ne faites œuvres de vos dix doigts ! constate sévèrement le président. Et le prévenu, avec un geste expressif :

—Si on peut dire !... Et quand je m'émouche ?

LE VENGEUR

Le numéro de SEPTEMBRE (No 21) de "La Bonne Littérature Française" vient de faire son apparition avec une nouvelle couverture et un grand changement dans son intérieur. Le morceau de résistance du Magazine est un superbe roman complet. LE VENGEUR, par George Grison, 111 pages d'un intérêt passionné et d'une émotion toujours croissante. Le héros, faussement accusé de parricide, parvient à s'échapper des mains de la justice ; il revient après dix-huit ans armé pour la lutte, son visage mâle, sa beauté, son audace commandent l'admiration. Par ses qualités rares il vainc ses ennemis et finalement retourne au château de ses pères, réhabilité et heureux dans sa famille retrouvée. Dans ce même numéro la première partie de "La Fille Révolutionnaire" charmera le lecteur du récit. Outre ces deux grandes attractions, le magazine contient "Ce que j'aime," une charmante romance avec musique ; "L'Oranger Blanc," poème de Jean Rambeau ; des recettes utiles pour la maison et le ménage. Des articles intéressants remplissent le livre et en font un superbe numéro de 144 pages, sans aucun doute le plus bel exemplaire de la publication jusqu'à ce jour.

Ce magnifique numéro "Le Vengeur," sera expédié franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de DIX CENTS en argent ou en timbres-poste canadiens ou américains. En vente dans tous les dépôts de journaux.

Adressez : LEPROHON & LEPROHON, éditeurs, 25 Rue St-Gabriel, Montréal.

Boulevard St Lambert

J. M. ROCHON

Marchand de CHAUSSURES 209 RUE ST-LAURENT Chaussures faites à ordre et réparées au No. 209 RUE ST-LAURENT

CORRESPONDANCE

St. Albert, T. N. O., 30 août 1895.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

Permettez à un de vos lecteurs de vous donner un compte rendu de la formation d'un club de menteurs, formé dernièrement à la Rivière qui Barre, district de St-Albert.

C'est par une belle après-dînée du dimanche que s'étaient donné rendez-vous tous les jeunes gens qui voulaient faire partie du club.

Donc, vers trois heures, une trentaine de garçons étaient réunis chez M. B...

Etant tous ren lus dans le but de s'organiser en société, l'on procéda par nommer un président temporaire qui fut M. D... et secrétaire M. S...

Sur une proposition d'un des assistants, l'on d-vait nommer président celui qui pourrait raconter le meilleur exploit. Cette proposition étant secondée, elle passa à l'unanimité.

Aussitôt accepté, M. G. L. se leva et prit la parole en ces termes :

"Messieurs, vous savez tous qu'avant de venir ici, j'étais employé sur la ligne du chemin de fer. Quand l'on m'envoyait travailler au loin, j'apportais toujours avec moi ma carabine, mais le jour dont je veux vous parler, j'avais fait l'oubli de ma Winchester et je devais aller travailler sur le bord des Montagnes Rocheuses; n'ayant jamais rien vu sur mon chemin, je ne m'en occupai guère. Imaginez-vous, mes chers amis, que sur les 5 heures, comme je me redressais pour m'essuyer le front, car il faisait très chaud, j'aperçus à 5 pieds de moi un ours d'une taille plus qu'ordinaire qui avait l'air d'être joliment affamé à en juger par la vitesse avec laquelle il s'en venait sur moi.

Jugez du désespoir que j'avais d'avoir oublié ma carabine. Mais, comme l'éclair, une idée me vint, comptant un peu sur ma force musculaire, je laisse approcher l'animal et lorsque le voyant ouvrir la large gueulle, ayant les manches retroussées, je lui enfonce le bras droit dans la gorge avec une telle force que les doigts ainsi que la main ayant traversé tout le corps, je saisis la queue et ayant donné un contre-coup je le retournai à l'envers. Et voilà en résumé comment j'échappai à la mort."

Après avoir fini de conter son exploit, il reprit son siège aux applaudissements de tous.

Aucun ne voulant se hasarder après cet exploit héroïque, M. G. L. fut élu président.

Je raconterai à ma prochaine l'élection des autres officiers.

Bien, Monsieur le Rédacteur, je vous l'envoie tel qu'il est, ce morceau, si vous trouvez bon de le publier, à votre goût

UN LECTEUR.

TRIBUNAUX COMIQUES

UN PHÉNOMÈNE DE LA VUE

On a beaucoup étudié les phénomènes de la vue, notamment celui-ci : il est certain que la chambre obscure dont se servent les photographes pour mettre leur modèle au point nous le montre la tête en bas; or, il est prouvé qu'il en est de même de l'œil; ainsi, on retire l'œil d'un bœuf, on le fait geler, et, en regardant au travers, on voit les choses renversées; il est donc certain qu'elles se reflètent ainsi sur notre rétine; comment, alors, se fait-il qu'en réalité nous voyons les hommes la tête en haut, les maisons le toit en haut, et les arbres le feuillage au vent?

Nous avons encore une bizarrerie de la vue; celle-ci, par exemple, tout porte à croire qu'elle n'a pas occupé les savants : c'est la propriété des ivrognes de voir double.

Ce cas est celui d'un individu nommé

Defiant toute



Competition!

Ameublement de Salon, depuis.....	\$18.00 à \$250.00
do de Chambre, depuis.....	7.50 à 300.00
do de Salle à Manger, depuis.....	18.00 à 500.00

Nous vendons nos meubles à des prix très bas pour argent comptant, et nous donnons de grandes facilités à ceux qui ont besoin de crédit.

Matelas, Lits de Plumes, Oreillers, Tapis, Prélarts, etc, etc. chez

F. LAPOINTE

Ouvert tous les soirs

1551 STE-CATHERINE

Borgnot, qui comparaisait aujourd'hui en police correctionnelle, pour outrages aux agents et ivresse manifeste.

M. le président. — Vous reconnaissez avoir frappé un agent?

Borgnot. — Deux, mon président.

M. le président. — Non, un seul.

Borgnot. — Deux, je vous assure; qu'est-ce que je gagne à dire ça? Rien, au contraire.

M. le président. — Enfin, il n'y en avait qu'un, vous n'avez pas pu en frapper deux.

Borgnot. — J'y comprends rien, j'en ai vu deux.

M. le président. — Vous étiez en état d'ivresse.

Borgnot. — Un simple litre que j'avais bu.

M. le président. — Le marchand de vins qui vous a fait arrêter a dit qu'il vous avait servi deux litres.

Borgnot. — J'en ai vu qu'un.

M. le président. — Je ne sais pas si vous en avez vu qu'un, mais vous en avez bu deux.

Borgnot. — J'y comprends rien. Quand je suis entré chez le marchand de vins, j'avais pas de liquide sur l'estomac ce qui me tiendrait dans l'œil.

M. le président. — C'est qu'à jeun vous ne voyez qu'un où il y a deux, et en état d'ivresse vous voyez double.

Borgnot. — Je ne vous dirai pas...

M. le président. — Enfin, outre les coups portés à l'agent....

Borgnot — Ils étaient deux.

M. le président. — Vous lui avez opposé une vive résistance.

Borgnot. — Ah! je vas vous dire; il y a trois civils qui lui ont prêté main forte pour me porter au poste; alors ça faisait donc quatre qui me tenaient chacun par un bras...

M. le président. — Quatre, chacun par un bras! Cela ferait quatre bras.

Borgnot. — Vous croyez?... je n'en ai que deux; mais ils étaient tout de même quatre après moi.

M. le président. — Deux, l'agent et un passant qui lui a prêté assistance.

Borgnot. — Je vous assure qu'ils étaient quatre; mon président, ils m'ont traîné au poste, que c'en était dégoûtant de traîner un homme comme ça. Je l'ai dit au deux brigadiers du poste.

Le Tribunal le condamne à quinze jours et 5 francs d'amende.

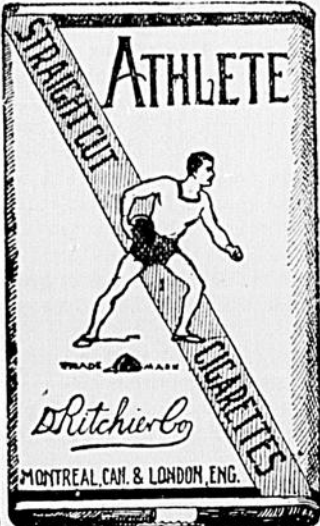
Borgnot. — Quatre contre un, c'est pas brave.

Calilo interroge sa montre avec anxiété :

— Je ne puis comprendre, ma chère amie, dit-il à sa femme, ce qui est arrivée à ma montre; je crois qu'elle a besoin d'être nettoyée.

— Non, papa, répond la jeune Alice, je suis sûre qu'elle est propre, parce que Lili et moi, nous l'avons lavée dans le bassin toute la matinée.

Boulevard St Lambert



Nous Fabriquons

au delà des trois quarts de la consommation des

CIGARETTES

AU CANADA.

Demandez les Cigarettes manufacturés par

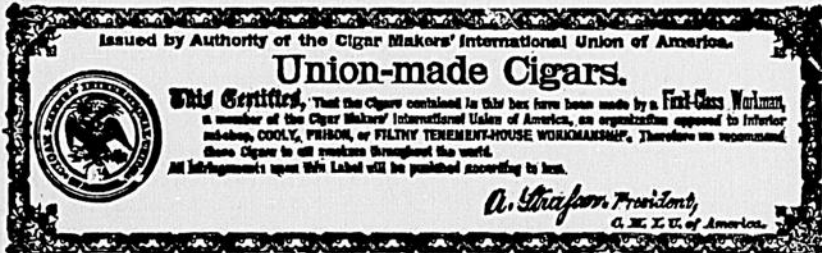
D. RITCHIE & CIE

Elles sont sans rivales.

LES

CIGARES DE L'ETIQUETTE D'UNION

Fac-simile de L'Etiquette d'Union, couleur bleue pâle.



Voyez à ce qu'elle soit sur toute boîte de cigares.

Sont reconnus par l'Etiquette Bleue qui est placée visiblement sur la boîte. C'est l'emblème du travail libre et du cigare proprement fait. C'est aussi le seul préventif contre les cigares roulés dans des conditions insalubres. Ainsi que vous soyez en faveur ou contre le travail des Unions, dans l'intérêt de votre santé, voyez à ce que l'étiquette ci-dessus soit sur toutes les boîtes de cigares.

DES ARTICLES

Qui gardent toujours leur haute réputation d'excellence, ne s'en deviant que pour progresser, finissent définitivement par être appréciés.

C'est pourquoi nous vendons tant d'Allumettes de

E. B. EDDY

A. P. GAGNIER & Cie.

Peintres, Tapissiers, Décorateurs
211 RUE STE-ELISABETH
Toute commande faite avec soin, promptitude et à des prix modérés.

JOS. HOOFSTETTER

MAITRE-CHARRETIER
241 Rue Visitation
Les lecteurs du "Canard" sont priés d'aller chez Joe par leurs voitures doubles ou simples. Il a les meilleurs chevaux.

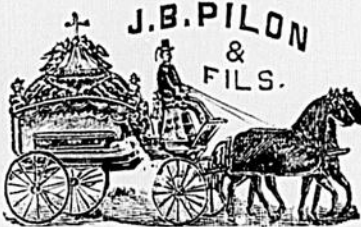
J. M. ROCHON

Marchand de
CHAUSSURES
209 RUE ST-LAURENT
Chaussures faites à ordre et réparées au No. 209 RUE ST-LAURENT



TELEPHONE 0057
E. LETHIER & CO.

Manufacturiers et importateurs de marchandises de Billards et font aussi les réparations. Tables d'occasion de 100 à \$200 chacune, aussi bonnes que les neuves.
N.B. — Nos Bandes de billards électriques "Colombus" sont les plus nouvelles et les meilleures connues.
88 Rue ST-DENIS, Montréal.



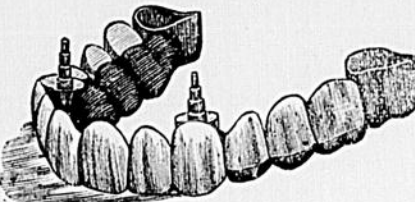
J. B. PILON & FILS
ENTREPRENEURS DE POMPES FUNEBRES
Glacière, Embaumage et Voitures doubles une spécialité.

2517 RUE NOTRE-DAME
Entre les rues des Seigneurs et St-Martin

HOTEL RIENDEAU

La maison par excellence pour les touristes. Balcons et terrasse. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.
En face de l'Hôtel-de-Ville et du Palais de Justice.
A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.
38 et 60 Place Jacques-Cartier
Jos. Riendeau.

S. A. BROUSSEAU, L. D. S.
7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleur par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronne de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

LIBRAIRIE FRANÇAISE L. DERMIGNY

1615 NOTRE-DAME, G. Hurel, Gérant
Seul agent du Petit Journal et journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires. Gravures, Chansons, etc.
Nous importons de Paris, en trois semaines, toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.
Maison DERMIGNY, No 126 West, 25th Street, New-York. Succursale : Montréal, 1615 Rue Notre-Dame.

NE MANQUEZ PAS DE LIRE CETTE SEMAINE

L'Histoire Illustrée de JEANNE D'ARC

DANS LE JOURNAL
LE SAMEDI
Abonnement d'un an, \$2.50 - 6 mois, \$1.25 Payable d'avance.
POIRIER, BESSETTE & CIE.
516 Rue Craig, Montréal.